

## Du malheur subi au défi à relever

UN SERMON DE GILBERT DE HOYLAND\*

*Lève-toi, aquilon ; accours, vent du midi,  
souffle à travers mon jardin (Ct 4, 16)*

Ce verset du Cantique forme la trame du sermon. Le « jardin » a été décrit avec force détails dans les versets précédents du Cantique des cantiques, mentionnant en particulier les parfums des aromates qui s'en dégagent. Ceux-ci signifient les élans affectifs de l'amour dont l'épouse entoure son Bien-aimé, la passion de sa quête contemplative. Car le jardin est figure de l'épouse, un jardin que le Bien-aimé prend soin d'orner d'arbres et de plantes de toutes espèces. Or voici soudain la mention de l'« aquilon » : dans l'Ancien Testament, il désigne le nord, mais aussi le vent du nord, glaçant, calamiteux, figure de l'adversité. Au contraire, le « vent du midi » symbolise le souffle de la grâce, un bienfait et un bonheur favorisant la quête contemplative et amoureuse de l'épouse.

Qui, dans ce verset, appelle l'aquilon à se lever ? Le Bien-aimé, d'après ce qui précède, l'épouse d'après la suite immédiate. Lui d'abord peut-être, et elle ensuite, comme pour consentir à ce malheur, pourvu que souffle aussi le vent du midi. D'ailleurs le verbe « se lever » peut revêtir ici deux sens : celui de se mettre à souffler, mais aussi celui de s'élever par-dessus, de manière à épargner le jardin.

C'est bien un malheur, et même une suite de malheurs que l'aquilon évoque pour Gilbert de Hoyland. Et l'intérêt de son sermon est de proposer, et même de constituer en lui-même, un cheminement spirituel tout à fait exemplaire. Un cheminement sans complaisance et sans aucun masochisme, pour aller du malheur qu'on ne peut que subir à une attitude spirituelle qui le transforme en une épreuve positive, en un défi à relever, en vue d'une vigilance accrue.

---

\* *Sermon 37* de Gilbert de HOYLAND sur le Cantique des cantiques.

## De la plainte à la prière

Le sermon se présente en deux parties : deux cheminements successifs, l'un à partir d'une adversité extérieure et objective, l'autre à partir d'une adversité intérieure et subjective. Il commence, sainement, par exprimer une longue plainte évoquant le malheur ; on ne saurait ni s'en réjouir, ni le minimiser.

Combien de temps encore, Seigneur, l'aquilon de l'adversité accablera-t-il nos régions ? Combien de temps encore opprimerait-il nos jardins ? [...] Épargne, Seigneur, épargne à ton Église l'assaut de l'aquilon. Il y a longtemps que ce souffle dur et violent accable, oppresse, opprime. [...] Dis-lui donc de s'élever, de s'éloigner, de nous laisser reprendre souffle (§ 1).

La calamité agit comme une flamme sous un chaudron (Jr 1, 13). C'est un feu qui s'empare de l'esprit du prédicateur, envahit sa méditation sous forme de souci et d'anxiété, et tarit sa capacité et son désir de contemplation. Il n'est plus de ferveur possible quand on se trouve accablé. On apprend bientôt qu'il s'agit d'une famine, laquelle ne représente pas seulement une inquiétude, mais une affliction absolue et sans issue :

Là où ne se présente pas la possibilité d'un conseil, là où ne s'offre même pas l'ombre d'une espérance, il y a lieu non pas de s'inquiéter, mais de s'affliger. [...]

Les petits enfants demandent du pain, et il ne se trouve personne pour le leur rompre (cf. Lm 4, 4) (§ 2).

Le prédicateur de préciser alors qu'il ne s'agit pas du pain de la parole de Dieu, selon la menace d'Amos (8, 11), mais d'un pain matériel. Dans la disette physique, on ne peut plus penser à se nourrir spirituellement : « En proférant ces gémissements, j'ai oublié de manger de ce pain du ciel » (§ 2). Autant la pauvreté volontaire et en esprit se montre féconde, autant « la misère due au malheur demeure stérile » (*ibid.*).

D'ailleurs un malheur ne vient jamais seul, « l'abîme appelle l'abîme » (Ps 41, 8), une calamité entraîne d'autres. Et le prédicateur fait comprendre que, à cette peine, qui est celle de toute la communauté, et même de toute la région, s'ajoute celle de l'abbé : un souci lancinant, en raison même de sa responsabilité. En outre, cette situation provoque murmures, calomnies et insultes. Dans le malheur, le groupe cherche habituellement un coupable, et le bouc émissaire est souvent celui qui exerce l'autorité. La calamité engendre l'agressivité, l'unité de la communauté risque d'exploser.

À cela s'ajoutent les moqueries de certains voisins du monastère qui s'en tirent mieux. Ils « pillent et défient ». Riches, ils ont su faire des

réserve et, en les accaparant, ils font monter les prix : « Les tentes des pillards sont dans l'abondance » (Jb 12, 6). Au lieu de reconnaître dans leur succès une grâce de Dieu à partager, ils l'attribuent à leur savoir-faire et à leur prévoyance. Le prédicateur les apostrophe : « Pourquoi les bienfaits reçus de Dieu vous préparent-ils à fermer vos mains plutôt qu'à les ouvrir ? » (§ 2).

Mais il était question aussi de « ton Église » (§1). Outre la famine qui frappe ses membres, le prédicateur évoque un schisme qui déchire l'Église du pays et qui vient lui aussi du nord, de l'aquilon. On a tout lieu de penser qu'il s'agit du conflit – survenu entre le roi d'Angleterre, Henri II, et Thomas Becket, l'archevêque de Cantorbéry – qui divise alors l'épiscopat : « C'est un puissant choc qui frappe l'Église en ce temps » (§ 4).

La plainte s'est donné libre cours : il est sain de reconnaître le malheur, de l'identifier, de l'appeler par son nom, d'en exprimer le scandale. Mais vient le moment où il sera juste de prendre conscience que, si « de partout viennent des ennuis, des murmures, des injures » (§ 3), ils risquent bien, psychologiquement et spirituellement, de remplir tout l'horizon. « Tirailé et paralysé par des douleurs de ce genre, l'esprit ne sait pas recevoir les douces brises venues du midi » (*ibid.*). Autrement dit, s'il se noie dans sa plainte, il s'enferme dans son malheur et ne voit plus rien d'autre.

## Prière et lucidité

Cette prise de conscience, ce sursaut de lucidité coïncident avec un mouvement où l'être humain, au lieu de se perdre en lui-même, se tourne vers Dieu : « Debout, Seigneur ! Que l'aquilon n'ait pas le dessus » (*ibid.*), qu'il laisse la place au vent du midi. Prière d'espérance et de confiance, et du même coup prière réaliste : on ne va pas demander la suppression de tout malheur, on ne va pas réclamer sur la terre et dans le présent ce qui relève du Royaume à venir.

Je n'ose pas réclamer que le souffle de ce vent du midi soit continu ; il suffit que, par intermittence, il tempère l'âpreté de l'aquilon (*ibid.*).

La prière prend la forme d'une plaidoirie au nom même de l'amour jaloux et préférentiel du Seigneur pour son épouse ; on se situe aux antipodes d'un sentiment de culpabilité. Ce jardin qu'elle constitue, n'est-il pas celui du Bien-aimé ? C'est sur le vide que souffle normalement l'aquilon (Jb 26, 7). Or ce jardin n'est pas un vide puisque le Seigneur en prend si grand soin et qu'il désire si ardemment le déploiement de ses parfums (Ct 4, 12-15). Que lui demander, sinon ceci :

Dis à l'aiglon de s'élever et de partager son temps avec le vent du midi. Ainsi en adviendra-t-il lorsque, à la mesure des multiples douleurs qui remplissent mon cœur, tes consolations réjouiront mon âme (*ibid.*).

Ainsi, quand le regard, au lieu de ne se fixer que sur l'enchaînement des calamités, se tourne vers Dieu, l'esprit, à travers la prière elle-même, se met à découvrir que ces deux vents, celui de la calamité et celui de la grâce, ne sont peut-être pas purement et simplement exclusifs l'un de l'autre.

Un pas de plus. Ne peut-on pas, par expérience, discerner entre eux une interaction où « l'aiglon, dans une mesure semblable à la sienne, engendre le vent du midi », tandis que ce dernier « compensera les désagréments entraînés par l'aiglon » (*ibid.*) ? On peut alors paraphraser saint Paul : « Peut-être même que là où l'aiglon a abondé, le vent du midi surabondera » (*ibid.*, en réf. à Rm 5, 20).

Un pas encore. Puisque les consolations sont promises au-delà de la mesure des désolations, la prière va se faire consentement, et consentement généreux, à l'assaut du malheur :

Que surgisse donc l'aiglon, qu'il sévisse tant qu'il voudra, qu'il se déchaîne, pourvu qu'il donne au vent du midi l'occasion de souffler et lui fournisse le contenu (*materia*) de son souffle (*ibid.*).

Ainsi n'est-ce pas le malheur que l'on souhaite, mais, à partir de lui, un effet bénéfique possible. Lequel ? Déjà on devine que la calamité peut en être non seulement l'occasion, mais encore en déterminer le contenu. Et cela va loin, car on laisse entendre de la sorte un lien non seulement extrinsèque, mais intrinsèque entre les deux vents.

### **Le rôle de la mémoire**

Maintenant s'impose dans ce cheminement spirituel une prise de distance, une mise en perspective : celle de la mémoire. Il est certaines choses que l'on distingue seulement à cette condition. Le prédicateur de choisir alors trois moments du Nouveau Testament.

Il se réfère d'abord à ce que dit l'épître aux Hébreux à propos de l'expérience vécue par ses correspondants : la persécution qui les a frappés, non moins que leur solidarité avec d'autres chrétiens persécutés et la part qu'ils ont prise à la peine des prisonniers. Furieux coup de vent de l'aiglon, mais où le vent du midi a « réclamé ses moments d'intervention » (*ibid.*) : « Vous avez supporté avec joie d'être spoliés de vos biens, vous sachant en possession d'une richesse meilleure et durable » (He 10, 34). Joie, non pas de souffrir, mais

d'avoir souffert pour et avec le Christ et en vertu du choix de leur foi. Les voici confirmés dans sa communion et entraînés dans sa victoire, affermis dans leur espérance et déjà partiellement « en possession » du Royaume.

Le deuxième mémorial se rapporte à ce passage du livre des Actes où les apôtres quittent le sanhédrin « tout joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des outrages pour le nom du Christ » (Ac 5, 41). Contre les assauts de l'aquilon, « le vent du midi a soufflé sur eux sa douce haleine » (§ 3). Ici encore on assiste à une expérience paradoxale de joie dans la souffrance, et cela à cause du Christ.

Mais la mémoire chrétienne se doit de remonter jusqu'à l'événement par excellence, la Pâque du Seigneur, pour y découvrir, toujours à nouveau, le sens spirituel que peut prendre toute souffrance mise en rapport avec celle du Christ. « Considère encore ce triste sabbat, lors de la sépulture du Seigneur ». Sous le vent glacé du nord, « le cœur des disciples s'est raidi dans l'infidélité et une sorte de timidité ». Mais au matin de Pâques « le vent du midi a soufflé à travers son jardin ». Durant quarante jours « leur foi en la vérité et leur confiance, faite de liberté » n'ont cessé de grandir. Et dans le violent coup de vent de la Pentecôte, traversant la chambre haute, on a tout lieu de reconnaître le vent du midi, qui transforme « la glace où s'était congelé leur esprit » en un torrent. « Aussitôt se répandirent les aromates de leur parole et de leurs vertus » (*ibid.*).

À partir de là, la mémoire évoque encore le temps de l'Église des premiers siècles. Car Pâques et Pentecôte n'ont pas mis fin au souffle de l'aquilon : sa violence a même augmenté en « tempête des persécutions » et en « ouragan des hérésies » (§ 4), s'opposant ainsi au vent du midi qu'est la grâce. Il semble même seul à souffler, dans le dessein de réprimer définitivement le parfum des aromates. Or c'est le contraire qui advient : ils se répandent d'autant plus largement. À travers l'adversité, comme aussi à travers les succès de l'évangélisation, l'Église a grandi, en force et en vertu par la persécution et le martyre, grandi en nombre dans les moments de paix.

Et c'est à partir de ce souvenir que le prédicateur évoque le malheur du schisme qui afflige l'Église de son temps en Angleterre (§ 4).

### **Reconnaître la nécessité actuelle de l'épreuve et la grâce du défi**

Un premier effet positif de l'aquilon s'est donc dégagé, grâce à cet effort de mémoire, en ce qui concerne les souffles contrastés des deux vents : la joie de partager la souffrance victorieuse du Christ et de s'associer au triomphe paradoxal de l'amour.

Mais un second sens se dégage du regard porté sur l'histoire de l'Église. À ce propos, le prédicateur distingue deux genres de vents du midi, dont l'un distille une paix facile de tranquillité somnolente et de fausse sécurité, où les aromates de la ferveur se laissent peu à peu rabattre et dessécher. Que souffle alors l'autre, le vent de la grâce. Mais on doit bien considérer comme nécessaire que s'y joigne l'aiglon. Non pas certes celui qui durcit les cœurs dans « l'obstination », c'est-à-dire dans la mauvaise volonté, la révolte, l'incrédulité. Mais celui de la souffrance, quand celle-ci « porte l'intelligence à écouter, puis alors à obéir » (*ibid.*). Avec audace et réalisme, on ose dès lors implorer le Seigneur en ces termes :

Par l'âpreté de l'aiglon, fouette ton jardin ; comme par des coups de vents, réveille-le de sa torpeur pour qu'il s'offre plus avidement aux souffles doux du vent du midi (*ibid.*).

Et cela vaut de l'Église tout autant que de l'âme chrétienne. Ainsi s'avère-t-il quasiment nécessaire que ces deux vents se partagent « les espaces et les temps », tour à tour ou ensemble, l'un de l'extérieur, l'autre de l'intérieur, car il nous incombe de ne pas laisser l'adversité envahir notre cœur et notre esprit. Il s'agit bien que la grâce, mais aussi notre vigilance à la recevoir, ne laissent pas l'adversité rabattre « l'allégresse du cœur, qui est dans le Christ » (*ibid.*).

On ne désire pas l'aiglon pour lui-même. Au contraire, on préférerait qu'il cesse définitivement de souffler, et l'on s'écrie : « Quand donc, Seigneur, ce souffle glacial se calmera-t-il entièrement ? » (*ibid.*). Ce qui consiste à appeler de tous ses vœux le Royaume en sa plénitude et son achèvement. Mais pour le moment, on doit bien convenir que la cité du Seigneur « est bâtie du côté de l'aiglon » (Ps 47, 3 Vlg). Il dépend cependant de nous que ce dernier souffle « de droite », selon cette parole de Job : « À droite de l'orient, nos calamités ont surgi tout à coup » (Jb 30, 12 Vlg). Venant de droite, même le malheur peut avoir un effet positif, tandis que, venant de gauche, *sinister* en latin, il ne saurait avoir de sens que négatif et sinistre.

Cette référence à Job fait alors apparaître deux termes de très grande importance dans ce cheminement spirituel : l'épreuve et le défi. Car il n'est pas évident et il ne va pas de soi que le malheur et la souffrance jouent un rôle positif. C'est à la condition de les affronter comme une mise à l'épreuve de notre force spirituelle et comme un défi lancé à notre foi et à notre espérance, qu'ils se révèlent un aiglon qui souffle de droite. Voilà ce que la grâce a pu réaliser en Job, dont la force (ou la vertu) a ainsi grandi.

Tant que nous sommes ce que nous sommes et demeurons en ce monde, l'épreuve est en quelque sorte indispensable, comme pour l'argent, épuré dans le creuset (Ps 65, 10). Sans défi de cette espèce, nous ne saurions grandir ni cheminer. On est amené à reconnaître – serait-ce à son corps défendant – que « l'aquilon contribue au bien de l'amour, même quand souffle le vent du midi » (*ibid.*). Mais alors on supplie le Seigneur pour qu'il le fasse souffler à notre droite et qu'il le tempère par le vent du midi. À cette condition, l'aquilon « n'a pas à nous effrayer » – qu'il souffle sur l'ordre du Seigneur ou seulement avec sa permission.

Le prédicateur reprend alors le verset de l'Apôtre déjà utilisé au § 3 : « Là où l'affliction a abondé, la grâce a surabondé » (Rm 5, 20). Cette inclusion apporte à son discours une conclusion qui le résume. Face au malheur objectif et extérieur, il nous fait cheminer patiemment de la plainte initiale à cette prise de conscience d'une certaine nécessité bénéfique de la souffrance, pourvu qu'on la tourne vers le Christ et que, en communion avec lui, on l'affronte comme une épreuve, où se forge la vigilance, et un défi lancé à l'espérance.

\*  
\* \*

### **L'adversité intérieure de l'acédie**

Dans la seconde partie de son sermon (§ 5 à 7), Gilbert de Hoyland envisage un autre malheur, intérieur et subjectif. Avec la conscience que le moine, le contemplatif, est ici particulièrement concerné.

Oubliant, semble-t-il, tout ce qu'il a dit des adversités qui assaillent la communauté et chacun de ses membres, il affirme à ses frères : « Aucun souci extérieur important ne vous oppresse, car, en principe, aucun ne vous atteint » (§ 5). Est-ce parce que le monastère se tient relativement à l'écart de la société et de ses drames ? Ou plutôt parce que le moine n'a pas à se laisser envahir intérieurement par les soucis matériels et temporels ? De toute manière, il ajoute avec d'autant plus de force : « Pour autant le Seigneur ne vous laisse pas à l'abri de toute peine ». Quelle sorte de peine ? « Ceux que le souci extérieur n'a pas le pouvoir d'envahir, le dégoût les saisit de l'intérieur » (*ibid.*).

Voilà le mot lâché : le dégoût – celui de la vocation et de tout ce qui est mis en place dans le monastère pour la soutenir, l'informer, l'exprimer. Car, à moins de trouver là son « plaisir », à moins de se réaliser avec un certain bonheur dans l'ascèse, les disciplines spirituelles, les exigences, tellement on leur reconnaît de sens, on se trouve

sous le souffle de cet aiglon : le malheur d'un profond dégoût atteignant ce pour quoi on prétendait s'engager totalement.

Ce n'est pas que le plaisir soit le but de l'engagement – on se chercherait soi-même et non pas Dieu. Mais il accompagne normalement le service de Dieu, au point qu'il dépend de nous de nous arranger, de nous « débrouiller » spirituellement pour l'y trouver. La perfection, comme l'a développé saint Augustin dans son traité sur le bonheur, ne consiste pas à renoncer au plaisir, qui est le moteur psychologique de l'être humain, mais à savoir et à décider d'où l'attendre.

Dégoût donc envers tout ce en quoi l'on devrait trouver son plaisir. À ce point de son discours, le prédicateur ne cherche pas d'abord un remède ni ne formule un reproche. Sous forme de plainte, il reconnaît la réalité de cette situation et en avoue la fréquence :

Les joies qui avaient commencé par être une fête se changent en répugnance, et le visage joyeux de l'âme se transforme sous l'effet de la tristesse. Heureux qui n'éprouve pas cette transformation ! Mais qui est-il ? Oui, existe-t-il, celui que ne saisit pas, par moments, le dégoût et que n'aigrit pas la tristesse ? (*ibid.*)

Le succès fait soudain place aux écueils, le bon vent aux tourbillons, le trouble intérieur survient, et cela sans raison.

On reconnaît ici l'acédie, sans que le terme soit exprimé. Elle est faite de lassitude, d'amertume, de découragement, de déprime. Non pas une dépression au sens clinique du terme, mais un état dont on est surpris, tout en s'en sachant vaguement responsable par passivité et manque de vigilance ; un échec de la vocation, un affaissement de la ferveur, une démobilisation de l'énergie spirituelle, la perte du sens de l'engagement initial. Et cela ne va pas sans agressivité, en particulier contre soi, ce que le prédicateur évoque avec finesse :

Sans cause apparente, la colère est prête à éclater. L'être humain se met en colère contre une colère qui s'empare de lui sans motif, il déteste ce mouvement d'humeur dont il ignore la provenance (*ibid.*).

Autrement dit, on s'en veut, et l'on tourne en rond dans un cercle vicieux d'une culpabilité qui ne s'avoue pas vraiment et d'un dégoût de soi qui ne débouche que sur une impuissance. « Âpre esprit » qui souffle où il veut, sans qu'on sache ni d'où il vient ni où il va.

### **Un rappel et un avertissement**

Il ne faut pas se faire d'illusion : « De lui-même, un tel sentiment va vers le mal » ; mais il n'y a pas non plus à se lover dans la désespérance. L'expérience émanant de la tradition monastique et

l'expérience personnelle permettent de savoir que, affronté comme une épreuve, ce sentiment « s'échappe souvent vers le bien : il ne parvient pas au but – le mal – vers lequel il tend, mais Dieu tire même de l'épreuve un avantage » (*ibid.*). À la condition de s'en remettre à lui au lieu de s'enfermer en soi-même, on saura et on découvrira que, s'il le veut, c'est lui qui conduit l'aiglon et lui dira : « Aiglon, lève-toi ! », c'est-à-dire, élève-toi, passe au-dessus et au-delà.

Tournée vers Dieu, la désolation peut évoluer vers une expérience et un savoir positifs : l'aiglon a ici « comme fonction d'être pour toi un rappel et un avertissement » (*ibid.*). Voilà le sens de l'épreuve. Cette lassitude, cette acédie, avec la tentation de tout abandonner, sont toujours menaçantes. Le rappel s'oppose à l'illusion d'une tranquille assurance qui tourne à la nonchalance, et l'avertissement mobilise la vigilance. « Il ne t'appartient pas de fuir la proximité de l'aiglon ; tu peux cependant échapper à sa violence » (*ibid.*). On songe ici à Luther, qui disait : « Tu ne peux éviter que les corbeaux volent au-dessus de ta tête, mais tu peux tout de même les empêcher de faire leurs nids dans tes cheveux. »

L'épreuve de ce dégoût n'est pas fatale, comme elle tend à le faire croire. Elle ne doit pas nous trouver, ni surtout nous laisser sans réaction. Il s'agit donc d'opter résolument pour la ferveur, d'en appeler à la grâce du doux vent du midi et de lui ouvrir nos ailes. L'aiglon peut certes « geler sous son souffle tes ailes qui viennent tout juste de naître [...], il les retient, mais il ne les supprime pas ». En d'autres termes : « Un violent dégoût, et l'amertume qui saisit le cœur exercent les vertus elles-mêmes, ils ne les anéantissent pas » (§ 6) – les vertus dont il est ici question étant celles de la contemplation, le parfum des aromates.

### **Une déculpabilisation : combattre l'acédie, c'est la rendre étrangère à soi**

Finalement, cette adversité intérieure, le prédicateur entend qu'on la prenne au sérieux, mais pas au tragique ; qu'on la reconnaisse non comme un échec, mais comme une épreuve qui n'a rien d'exceptionnel. Au prix de la joie, c'est vrai, elle exerce la constance, elle appelle à ne pas rester passif face au dégoût, à combattre la tristesse qu'il engendre.

Fort bien, mais au nom de quoi ? D'un simple volontarisme ? D'une méthode Coué ? Non, Gilbert nous livre à ce sujet un secret : se débarrasser de toute culpabilité paralysante en tenant ce dégoût à distance par le fait même qu'on refuse de s'y reconnaître, de s'y projeter, de le faire sien. Au lieu de se laisser paralyser par lui, l'esprit

déjà s'en dégage et se libère ainsi en vue de la résistance. Il s'agit bien là d'une épreuve à affronter et, sans le terme, d'un défi à relever, sportivement, en quelque sorte. « La vertu ainsi affectée n'en est pas moins forte, mais moins heureuse. Qu'a-t-elle de commun avec le vice (l'acédie) contre lequel elle lutte, puisqu'elle lui déclare la guerre ? » (*ibid.*). Dès lors qu'il refuse de lui céder, l'esprit peut considérer l'acédie comme une ennemie étrangère qu'il déteste et repousse.

### **Sérieuse épreuve pourtant, qui pousse à la confiance de la prière**

Quiconque passe par cette expérience sait avec quel dégoût il doit supporter ce dégoût suscité en lui par sa bonne manière de vivre ; avec quel ennui il subit cet ennui, avec quelle amertume il affronte cette amertume (*ibid.*).

Double dégoût : celui « des exigences spirituelles dans ce qu'elles ont de répétitif » et celui de ce dégoût lui-même. Double épreuve : ne pas ressentir de bonheur dans le choix qu'on a fait de Dieu, et éprouver de la haine envers cette absence de bonheur. « Double désagrément : lutter pour la discipline, lutter contre la lassitude » (*ibid.*). Pour ne pas se laisser vaincre par ce mal, il ne reste qu'à en appeler au Seigneur. « Comment, bon Jésus, peux-tu supporter si longtemps le tourment que souffre ton épouse bien-aimée ? » (§ 7). Oser dire de son âme, dans une telle situation, qu'elle est et demeure la bien-aimée du Christ, n'est-ce pas déjà une part importante de la libération et de la victoire ?

Il n'est cependant pas simple d'échapper aux fausses culpabilités : la tentation est de se punir comme si cette lassitude était délibérée, de « se reprocher ce qu'on subit involontairement », donc de retomber dans le cercle vicieux dont il était question ci-dessus. Au contraire, identifier cet état intérieur à l'aquilon, c'est suffisamment le tenir à distance, psychologiquement, pour qu'il devienne « le stimulant qui incite l'épouse à la prière. Sous ses coups, elle se met à supplier », ce qui est déjà une manière de reprendre la quête contemplative avec d'autant plus de conviction que pour le moment elle n'en est plus au bonheur mystique de « se laisser embrasser » (*ibid.*). Voici donc sa prière, solidement fondée sur sa foi :

Allège pour ton épouse ces jours mauvais, bon Jésus. Car, sans ton secours, son âme habitera l'aquilon. De fait, qui peut s'opposer à l'aquilon, sinon toi, Dieu, qui viens du midi ? (*ibid.*).

C'est ainsi faire de son malheur l'affaire du Seigneur, en lui exprimant une confiance fondamentale. L'amertume s'éclaire d'espérance. S'en tenir à sa « sainte résolution » (entendons la profession monastique), et cela dans une « conscience pure » (sans réserve ni retour sur

soi), alors qu'on ne jouit en rien « des délices de ce bien », donne le droit – si l'on ose dire – d'en appeler aux promesses du Christ :

Viens, bon Jésus, viens, souffle à travers ton jardin, pour que ses aromates se répandent comme un torrent sous le vent du midi. C'est elle le jardin ; sois, toi, le vent du midi. Si c'est toi qui l'arroses, elle sera comme un jardin bien irrigué ; et si c'est toi qui souffles sur elle, ses aromates ne cesseront pas d'embaumer – toi qui vis et règues pour les siècles des siècles. Amen (*ibid.*).

*F – 71250 TAIZÉ – Communauté*

Pierre-Yves EMERY